

## Hommage à Christine Nöstlinger (1936-2018)

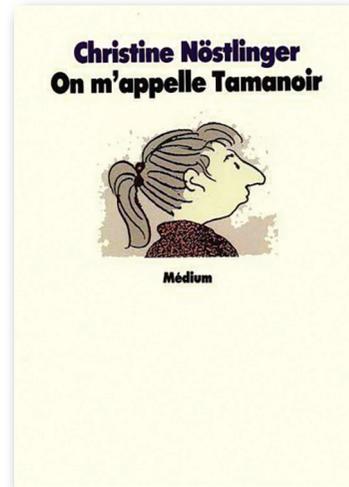
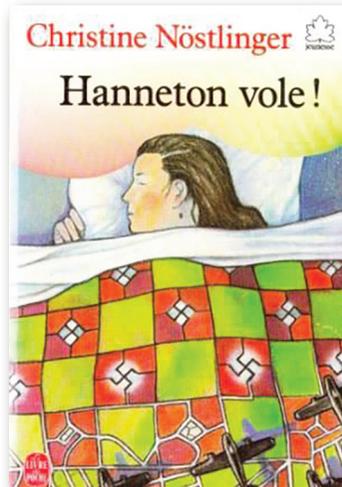
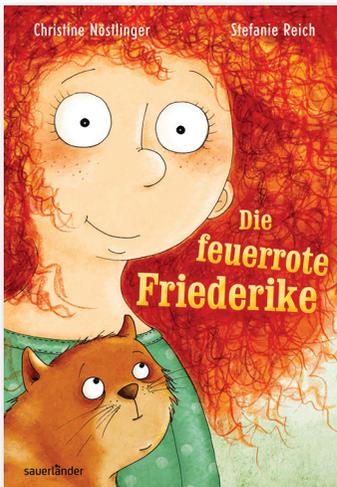
Christine Nöstlinger est décédée le 28 juin 2018 à l'âge de 81 ans. Née à Vienne en 1936 dans une famille ouvrière, elle entreprend des études d'arts appliqués et devient graphiste dans un journal. La naissance de deux enfants la contraint à cesser de travailler et, raconte-t-elle, ne se sentant aucune disposition pour le rôle de femme au foyer, elle projette d'écrire un album. Mais le texte prend sans cesse plus d'ampleur et devient son premier roman, *Die feuerrote Friederike* (*Frédérique rousse comme le feu*), paru en 1970. Premier livre, premier succès, premier prix : sa carrière d'écrivain est lancée. Plus de cent titres suivront, qui ne représentent qu'une partie de son œuvre. En effet, Christine Nöstlinger a écrit aussi des chroniques pour des quotidiens, des scénarios pour la radio ou la télévision, des poèmes en dialecte, un livre de cuisine et est intervenue sous diverses formes dans la vie politique autrichienne.

Rebelle, engagée, directe, ironique : quelques adjectifs pour définir une personnalité complexe, qui ne répondait en rien au cliché de l'auteur pour la jeunesse enfermée dans une représentation idéalisée de l'enfance. Elle affirmait elle-même qu'une de ses sources d'inspiration était sa propre enfance. Elle a d'ailleurs écrit deux livres autobiographiques, dont un seul a été traduit en français : *Hanneton vole!* Il est intéressant de comparer le second, *Zwei Wochen im Mai* (*Deux semaines en mai*), à un de ses romans paru en France sous le titre *L'un et l'autre*. Il est frappant alors de retrouver dans l'héroïne du roman la jeune Christine Nöstlinger, telle qu'elle s'est décrite, et surtout la configuration des personnages, qui reproduit l'histoire vécue : une préadolescente à la forte personnalité, solitaire, dominatrice, insatisfaite ; un camarade de jeu souffre-douleur, faible, hésitant, mais fidèle ; et un autre garçon de passage, lui aussi sans volonté, sans caractère, et pourtant objet de l'amour inexprimé, parce que sans espoir, de l'héroïne. Ce sera une constante dans l'œuvre de Christine Nöstlinger : les personnages

féminins, même opprimés, sont forts, déterminés, tandis que les personnages masculins, souvent, subissent leur sort.

Évitons, bien sûr, de généraliser. Les romans de Christine Nöstlinger présentent une galerie extrêmement variée de personnages, ce qui prouve qu'elle n'a pas puisé que dans sa propre expérience pour les créer. C'est peut-être une de ses qualités principales : la capacité de faire vivre des personnages qui s'imposent au lecteur avec une présence, une réalité exceptionnelles. Oui, ils sont vrais, et quand il ferme le livre qui les contient, le lecteur a l'impression de les avoir rencontrés en chair et en os.

Une auteure réaliste, donc, Christine Nöstlinger ? Par certains côtés, oui. Notamment, par son attention aux corps, ce qui peut étonner le public français habitué à une littérature pour la jeunesse assez désincarnée et qui a tendance à n'aborder le corps que comme problème. Les héros de Christine Nöstlinger ont une présence d'abord physique, quasi sensuelle, et pas seulement quand leur corps est disgracieux (ainsi l'héroïne de On





D.R.

*m'appelle tamanoir* au profil très «caractéristique»). Pas étonnant que la sexualité soit souvent évoquée avec une franchise rare aujourd'hui.

Par ailleurs, prise dans son ensemble, l'œuvre trace un portrait sans complaisance de la société autrichienne, pas encore délivrée des rigidités (et des fantômes) du passé, et confrontée à des évolutions qui mettent au jour les tensions sociales, notamment par rapport aux immigrés. Sans aucun moralisme, sans manichéisme, Christine Nöstlinger est aussi une auteure engagée, ce que reconnaîtra le jury du prix Astrid Lindgren (dont elle fut la première récipiendaire) en soulignant qu'elle était «un soutien indéfectible des enfants et de ceux qui sont en marge de la société».

Mais le réalisme apparent est souvent traversé d'éléments fantastiques. On peut rencontrer

dans le monde de Christine Nöstlinger *Le Roi des concombres* ou un *Môme en conserve* ainsi qu'un vieil homme aspiré par la télévision qu'il passe son temps à regarder (dans *Zapping surprise*). Et puis, surtout, c'est le ton souvent caustique, l'humour, l'ironie qui transforment la réalité et imposent un point de vue rarement serein, souvent teinté d'amertume. «Et pourtant j'ai cru que littérature signifiait : transformer en langage un morceau du monde», a écrit Christine Nöstlinger, et c'est vrai : elle qui était si attentive au mot juste, au rythme exact, elle a forgé un style singulier qui est comme un prisme à travers lequel elle recrée un monde, son monde.

**Bernard Friot**

